

Histoire de la France des Lumières

M. Daniel ROCHE, professeur

Histoire de la culture équestre de la Renaissance à l'époque contemporaine (XVI^e-XVII^e-XIX^e siècles), III

1. Le dernier volet de notre analyse change encore une fois de registre, des moyens et des besoins, il faut passer à ce qui permet de comprendre fonctions et modèles sociaux de ce qui est plus que le moyen diversifié d'un mode de vie : la connaissance et la passion, l'intellectualisation et la sensibilité. Imaginaires, représentations, mentalités, cultures sont mobilisés et associent l'utilité fonctionnelle des chevaux avec l'ensemble des croyances et des forces affectives d'un temps. Des idées reçues qu'exprime Gustave Flaubert aux opinions privilégiées par Étienne Binet dans son *Essai des merveilles*, du XVII^e au XIX^e siècle, on saisit une doxa du statut de l'animal dans la hiérarchie des biens et les intérêts sensibles et intellectuels qu'il anime. Dans un premier temps, l'Histoire des Livres consacrés aux équidés servira d'instrument de mesure car les livres assurent dans la société une médiation et une appropriation correspondant bien à ce qui est une consommation à renouvellement constant et à entretien permanent, ces besoins entraînent ceux de la demande. On peut ainsi analyser production et échange dans l'espace et le temps, mais aussi les déplacements statistiques de leur composante. Le XIX^e siècle s'individualise à tout point de vue : accroissement, complexification catégorielle. Les catégories éditoriales, rencontre des stratégies de l'édition et des besoins des publics enregistrent le passage de la Société des Écuyers (J.-P. Digard) à celle du cheval omniprésent, mais la *Science hippique générale* contribue tout autant à construire les nouveaux besoins sociaux de formation et d'information jamais réductibles à l'art pur.

2. Lectures et lecteurs dans la culture équestre

Les imprimés concernant les chevaux témoignent de l'élaboration et de la transmission appropriée de savoirs qui se spécialisent et s'autonomisent autour

d'utilisations diverses, pour une gestion pour des usages mais dès les origines pour l'explicitation d'une relation aux pouvoirs politiques et sociaux. L'élargissement notable de la production et de la diffusion dans toute l'Europe témoigne de la mise en place d'un autre univers que celui de l'ordre classique symbolisé par les grands traités (XVI^e-XVIII^e siècles). L'utilité inscrite dans l'accroissement supplante les leçons de statut et participe de la redistribution des fonctions sociales distinctives qui entraîne la notion de loisir, commerce entre les hommes et nouveau rythme des temps. Ici on s'interroge moins sur les lectorats concrets qui exigeraient d'autres enquêtes que sur la manière dont le monde des auteurs s'articule dans le monde social selon de nouveaux horizons et de nouveaux métiers, de nouveaux classements sociaux et pédagogiques. L'étude matérielle des imprimés confirmant et nuancant ce premier constat dans le changement des formats et l'essor des manuels comme dans l'analyse des revues qu'il faudrait poursuivre.

3. *Les chevaux et les philosophes, l'inventaire encyclopédique*

L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert est l'occasion rêvée pour comprendre comment s'articulent les mutations. On en connaît bien les aventures éditoriales, les auteurs, les publics (Darnton, Schwab, Lough, Kafker). On en sait les ambitions savantes, philosophiques et techniques. Les questions intéressant les chevaux relevant de plusieurs registres de savoirs classés par le système de l'entendement imaginé par d'Alembert ; on peut y retrouver la polyphonie d'intérêts, d'usages, de lecture à un moment clef où la production des imprimés se réorganisent en s'accroissant. Du premier article, *abandonner* au dernier *Ziamet*, 892 occurrences additionnées dans les 22 volumes de l'édition in f° nous livrent le compendium équestre de l'âge des Lumières. Ces héritages, ces choix privilégiés confirment en partie ceux des libraires, mais soulignent l'intégration des encyclopédistes dans le monde d'Ancien Régime : ainsi pour l'Art équestre. De même l'équipe des auteurs, un petit groupe de moins d'une dizaine de personnes traduit l'entrée en force des spécialistes (vétérinaires, maréchaux) dans le monde des écuyers et des militaires. L'*Encyclopédie* permet de mieux comprendre l'inflexion capitale de la culture équestre entre 1750 et 1830 et la rencontre de la tradition (art équestre et art militaire) avec les novations (agronomie, élevage), (sciences vétérinaires), (Arts et métiers).

4. *L'art équestre, utilité sociale d'une passion*

Ce n'est pas sans précaution qu'il faut aborder ce registre de la Culture équestre. Les néophytes peuvent être de mauvais lecteurs car faibles praticiens, les savants de mauvais pédagogues car imbus de leur connaissance ésotérique. La redistribution contemporaine des pratiques n'a jamais fait disparaître le sym-

bole d'une pratique sociale distinctive. Ce qui importe c'est d'en mesurer les déplacements d'un temps où la proximité était susceptible de favoriser la compréhension aux yeux de tous à une société où l'utilité renforce la discontinuité sensible et intelligente. L'idéal de la nécessité générale, pour tous les chevaux, et tous les cavaliers, est ainsi exprimé par Aubert au début du XIX^e siècle mais inséparable de la hiérarchie des pratiques. L'Art équestre défini par Y. Grange englobe la façon de monter et les théories qui depuis le XVI^e siècle en découle. À son sommet c'est un moment privilégié où s'applique un art invisible du commandement du cavalier à la monture. Soit ce qui relève d'un rapport d'autorité dont la finalité technique n'est pas séparable de la finalité sociale et politique, soit ce qui relève d'un espace d'utilité mais aussi de passion impliquant connaissances, intelligence technique et choix esthétiques dont les défenseurs se sont professionnalisés au service des grands, puis du monde. Les traités doivent être alors lus moins comme le produit d'un art achevé conduit à sa forme définitive de progrès que comme la possibilité de saisir l'imbrication des expériences finalisées, celle des principes et des pratiques, visuellement et démontrés, celle de l'empirisme et de l'abstraction, celle du passage de la leçon à la lecture. On ne veut faire ici que l'esquisse d'une histoire des traditions techniques équestres, dans sa mise en place XVI^e-XVIII^e siècle, dans son apogée fin XIX^e siècle, dans ses harmoniques qui relèvent désormais de plusieurs registres de lectures : vulgarisation, discussion des spécialistes, élaboration théorique de haut niveau. Le débat Baucher-Aure est ainsi replacé dans le contexte équitation civile-équitation militaire, la Science équestre confrontée à la Science.

5. La Science des chevaux

La connaissance des chevaux est inséparable des connaissances des cavaliers. Depuis le XIX^e siècle, nous savons grâce à R. Hubscher (1990) comment les *maîtres des bêtes* ont contribué à façonner la société rurale. Il ne s'agit pas ici de refaire l'histoire de la médecine vétérinaire ou l'histoire sociale des vétérinaires, mais de voir ce qui unit l'une et l'autre à l'univers culturel équestre. C'est une dimension majeure de l'accroissement de la production des livres d'autant plus importante qu'elle est intégrée partiellement, plus ou moins longuement dans les traités spécialisés, dans l'Art militaire. Le cheval a toutefois joué dans la professionnalisation un rôle particulier, car il se retrouve au cœur de l'affrontement entre empirique et savant. La médecine des chevaux illustre bien les principes de circulation qui anime toute la culture équestre, maréchaux ferrants, hippiatres, vétérinaires se partagent le marché. On peut décrire ainsi un continuum empirique imbriqué dans plusieurs univers scientifiques. Les principes et les balbutiements de la nouvelle hippiatrie avec Bourgelat et Lafosse, le succès d'un modèle par construction, identitaire, service de l'État et de la société, engagement scientifique.

6. *Des chevaux et des hommes*

La relation des chevaux et des hommes est une constante, mais l'étude de ses composantes et des facteurs qui la font évoluer mobilise tout le champ social des comportements et des sensibilités. Des Sociétés cavalières aux Sociétés d'écuyers la frontière des usages a varié et la mesure de la production imprimée souligne ces transformations. Celles-ci doivent être testées en relation avec des interrogations permanentes de la culture, philosophique, théologique et artistique, ce qui ouvre à l'infini le champ de l'analyse. On peut le resserrer en retenant la dimension de l'empathie et sa traduction à travers les mythologies sensibles, la question des genres, l'hippophagie et la vision orientale. Dans la première dimension, on retrouve héritage et appropriation qui construisent la *Gloria del Cavallo* et les figures qui la supportent (Bucéphale, le Centaure, etc.). Dans la seconde, c'est le versant féminin d'une culture et de ses variables d'usage qui est mis en jeu dans la réalité et dans l'imagination. Avec la consommation alimentaire c'est la compréhension d'un tabou et son évolution qui est en cause. Dans la question du cheval oriental, c'est encore le rêve et l'histoire d'une relation ancienne à partir de laquelle se construit dans le transfert et l'appropriation où les chevaux d'orient sont le miroir des chevaux d'Occident, une invention et une réinvention.

7. *Chevaux, sociétés, signes*

Les chevaux sont au centre d'une culture du spectacle et des apparences qui s'est déplacée dans ses composantes et des fonctions en répondant aux besoins de la société et plus particulièrement de ses pédagogies politiques. À l'ordre monarchique et féodal correspond réalités et pratiques des fêtes, des jeux, des tournois, le spectacle équestre est instrument de pouvoir. À l'âge des carrousels (XVII^e-XVIII^e siècles) les pédagogies équestres se chargent avec d'autres moyens et surtout d'autres chevaux de former les classes dirigeantes et de montrer aux sociétés urbaines européennes un système cohérent d'exaltation de puissance sociale et politique. Au XIX^e siècle, la fête militaire, le carrousel reconstitué, les parades réinventées, composent une dimension importante des fêtes nationales. Les pratiques spectaculaires civiles et le spectacle militaire sont inséparables comme le prouvent les carrousels réinventés à Saumur, les gardes républicains, les romans de Stendhal. Événements et commémorations historiques vont ainsi, un siècle durant, participer à la célébration d'un imaginaire équestre dont le but est la communion identitaire.

8-13. *Mobilité, voyages, littérature*

Les dernières leçons du cours ont été faites dans le cadre du département de Littérature de l'Université de Copenhague. Elles ont été consacrées à l'analyse des fonctions de la littérature de voyage et des problèmes que pose la mobilisation

des témoignages littéraires pour l'histoire de la culture et des pratiques. Elles ont mobilisé l'analyse de la production imprimée et des études de cas inédites concernant le XVIII^e siècle : culture matérielle du voyage, voyages et romanesques, voyages et Lumières.

PUBLICATIONS 2004-2005

— *La liberté par la connaissance*, P. Bourdieu (1930-2002), éd. en collaboration avec J. Bouveresse, O. Jacob, Paris, 2004, 350 p.

— *Capitales et modes (XVI^e-XIX^e siècles), Capitales européennes et rayonnement culturel, XVIII^e-XIX^e siècles*, Ch. Charle éd., Édition de l'ENS, Paris, 2004, pp. 141-149.

— *Réponse, Forum, The work of Daniel Roche*, Los Angeles, octobre 2004, French Historical Studies, 27, 1, 2004, pp. 753-763.

— *Voyages, mobilités, Lumières, circulation et cosmopolitisme en Europe*, Revue de Synthèse, 5^e série, 2002, t. 123, [2004], pp. 17-35.

— *Les haras, L'élevage entre politique et culture, XVII^e-XVIII^e siècles*, Préface à J. Mulliez, Les chevaux du royaume, aux origines des haras nationaux, Belin, Paris, 2004, pp. 5-14.

— *Cheval, intelligence et entreprise au siècle des Lumières*, Préface à N. de Blomac, Voyer d'Argenson et le cheval des Lumières, Belin, Paris, 2004, pp. 9-16.

COLLOQUES, CONFÉRENCES, SÉMINAIRES

— Présentation de la Culture équestre moderne (XVI^e-XIX^e siècles), séminaire de l'École doctorale d'histoire UMB, Strasbourg, 19 janvier 2005.

— La culture matérielle du voyage (XVI^e-XVIII^e siècles), séminaire du Centre d'Histoire Moderne UMB, Strasbourg, 20 janvier 2005.

— La démocratie, origine, débat, au siècle des Lumières, Université Libre de Bruxelles, groupe d'études du XVIII^e siècle, 5 mars 2005.

— Voyage et voyageurs au XVII^e et XVIII^e siècle, Société des Historiens du Limousin, Limoges, 3 octobre 2004.

— Problèmes équestres du XVI^e siècle, l'exemple de Montaigne, École doctorale, Université de Nancy, 30 mars 2005.

— Les chevaux et la ville (XVI^e-XIX^e siècles), Séminaire ENS Cachan, 7 avril 2005.

— Circulation et communications (XVI^e-XVIII^e siècles), Colloque Société d'histoire Moderne Italienne (SSMI), 9 mai 2005.

ACTIVITÉS ADMINISTRATIVES

- Direction de la Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine.
- Présidence de l'ARESER.
- Président du conseil scientifique de la Recherche du château de Versailles.
- Membre du conseil scientifique de la Bibliothèque Nationale de France.
- Membre du conseil scientifique de l'École des Chartes.

Séminaires**Séance du 7 février 2005 : Histoire sociale**

Cette séance liminaire propose de revenir sur la question des découpages sociaux, déjà abordée lors d'une séance précédente, consacrée aux catégories et aux classifications. Cette incitation à réfléchir aux manières de faire de l'histoire sociale est aussi une réflexion sur les représentations sociales des historiens. Au cours de cette séance, il s'agit donc d'interroger la pertinence des catégories descriptives, construites par les historiens, par rapport aux autoreprésentations des acteurs. Philippe Minard ouvre la matinée par une réflexion historiographique sur les notions de « peuple » et de « populaire ».

Dans le domaine de l'histoire économique et sociale, l'école labrousienne s'est intéressée à l'histoire des taxinomies, avec parfois une dérive essentialiste : les catégories sociales ne font pas l'objet d'une définition préalable et sont présentées comme des structures anhistoriques. Dans les années 1970, une série de travaux témoigne d'une rupture avec cette sociographie descriptive : les thèses de Daniel Roche et de Jean-Claude Perrot montrent toute l'importance de la production et de la négociation des identités sociales. Cet intérêt pour les processus d'identification et de construction des groupes sociaux est confirmé dans l'historiographie récente (cf. Peter Sahlins, Benedict Anderson). Différentes définitions historiques de la « culture populaire » se succèdent, qui révèlent le cheminement du regard historiographique. Au début des années 1980, les historiens modernistes établissent un partage entre la culture populaire et la culture des élites et opposent l'âge d'or rabelaisien à la civilisation des mœurs et à l'acculturation des masses (Peter Burke, Robert Muchembled). Les recherches plus récentes en histoire sociale, inspirées par la distinction introduite par Michel de Certeau entre stratégie et tactique, tendent plutôt à redonner une marge d'autonomie aux groupes sociaux en mobilisant les notions d'appropriation et d'usages. Enfin, à travers un parcours historiographique sur le thème des révoltes populaires (Albert Soboul, George Dupuy, Jean Nicolas), Philippe Minard interroge l'articulation de l'histoire économique et sociale au politique et dégage, derrière une catégorie sociale comme le peuple, un mot d'ordre et de mobilisation politique.

Anne Jollet interroge le rapport villes/campagnes dans l'historiographie et souligne la force d'une analyse des groupes sociaux dans leur relation à l'espace.

La génération des grandes monographies urbaines a cédé le pas à la question de l'invention urbaine : l'histoire sociale pose alors le problème de l'institution du politique, du pouvoir sur la ville avec la tension entre les représentations imposées au peuple et par le peuple, comme l'a montré le *Peuple de Paris* de Daniel Roche.

Nicolas Shapira s'écarte de ces considérations historiographiques pour réfléchir à l'articulation entre action identitaire et action d'écriture. Les écrits sont une manière parmi d'autres de réfléchir sur les identités : cette démarche implique de considérer les écrits à la fois comme des actions d'écriture et des traces qui nous restent de pratiques identitaires non scripturaires. L'importance des écrits dans les processus identitaires a déjà été soulignée par les travaux de Simona Cerrutti et de Christiane Klapisch-Zuber. L'écrit accompagne la constitution des groupes sociaux, il correspond à un moment de fixation des identités sociales. Nicolas Shapira propose un exemple plus lâche des rapports entre action identitaire et action d'écriture. À la fin du XVI^e siècle, Antoine de Laval rédige un texte non officiel, les *Desseins de professions nobles et publiques*. Ce livre d'instructions destiné à son fils dresse un véritable panégyrique de l'auteur au cours duquel il sculpte la figure du secrétaire du roi comme conseiller du roi. Au-delà des effets personnels sur l'auteur, ce texte est une représentation particulière de la figure du secrétaire du roi. Il est à la fois action d'écriture et action identitaire : plutôt que de postuler l'existence d'une représentation collective, il paraît donc plus pertinent de parler de chaînes de représentations particulières.

Colin Jones revient sur la question des identités nationales. Il s'intéresse d'abord aux usages français du vocable « anglo-saxon » pour montrer son déplacement de la caractérologie nationale vers l'anti-américanisme. Ensuite, il montre comment les approches récentes de l'historiographie, initiées par une génération d'historiens de Cambridge (Brewer, Colley, Cannadine), ont renouvelé le problème de l'identité nationale britannique. Très ouvert aux différents groupes sociaux, le patriotisme britannique ne se dépare pas non plus des identités locales originelles. Linda Colley en particulier discerne au XVIII^e siècle les premières formes d'un nationalisme britannique, dont le langage nouveau se diffuse dans tous les rangs d'une société en voie de modernisation, et insiste sur la dimension de l'altérité dans cette construction identitaire nationale (francophobie). Cette approche pourrait-elle ouvrir la possibilité d'une histoire sociale de l'identité nationale en France ?

L'après-midi est consacré au jeu entre les catégories sociales. Katia Béguin consacre sa communication aux frontières sociales de la rente et à l'apparition des micro-rentiers. Le point de départ de sa réflexion est l'idée, avancée par Daniel Roche dans *Le Peuple de Paris*, d'une apparente démocratisation des titres de rente. Katia Béguin propose l'hypothèse d'un marché secondaire de la rente. Il s'agit bien de distinguer l'émission originelle de la rente de son mode d'entrée dans le patrimoine : le peuple pourrait alors être cessionnaire de rentes qu'il n'a pas souscrites directement. Une comparaison historiographique entre la

France et l'Angleterre souligne d'abord des regards différents portés sur la rente outre-Manche : en Angleterre, le marché secondaire de la rente est organisé, tandis qu'en France, l'éparpillement des transactions et leur caractère aléatoire semble la règle. Katia Béguin révèle que l'immobilité prêtée à la rente publique est illusoire. Il existe un marché secondaire important de la rente qui augmente fortement après 1740. En 1788, Brissot décrit donc des rentiers présents dans toute la société dans *Point de banqueroute*, et souligne la circulation de la rente publique des élites vers le peuple. En conséquence, ce texte pose la question des frontières sociales de la dette publique : réservée à quelques *happy few*, elle signifierait la captation de l'État par des groupes d'intérêt, ou alors elle révèle une dissémination des titres qui pose problème aux gouvernants.

Patrice Péveri dresse ensuite un essai de typologie du monde des voleurs dans le Paris de la Régence et propose d'interroger les catégories socio-professionnelles de la truanderie comme on aborderait d'autres groupes sociaux. Si l'histoire de la déviance se heurte à une vraie difficulté documentaire en raison de l'illégalité des pratiques, le procès Cartouche produit une source hors norme. Cette entreprise de démantèlement de la délinquance parisienne permet d'approcher la catégorisation sociale des voleurs. Entre 1721 et 1723, une vague d'arrestations suivie par l'utilisation de la question préalable permet de préciser les manières de voler et l'organisation des métiers. La spécialisation des voleurs amène à nuancer l'hypothèse du vol comme activité occasionnelle : tout un univers de compétences, manuelles ou plus culturelles, se dégage au travers des aveux passés lors des interrogatoires. Ceux-ci confirment la dichotomie entre la taxinomie imposée par la police et la manière dont les Cartouchiens se représentaient.

Laurence Croq aborde le jeu des catégories sociales en croisant pratiques funéraires et culture des apparences. D'abord, elle s'intéresse au laconisme des testaments sur l'inhumation et met en valeur la tension entre la dimension sociale et religieuse des obsèques. Elle souligne ensuite la multiplicité des prestations et des objets de consommation funéraires fournis par la paroisse et la permanence des inhumations dans l'Église pour conclure sur l'appropriation diversifiée par les groupes sociaux de pratiques funéraires variées.

Séance du 14 mars 2005 : Sociabilités

Cette séance propose de réfléchir sur l'Ancien Régime de la sociabilité. Sans refaire le récit des origines historiographiques de la notion, Antoine Lilti et Stéphane Van Damme rappellent que l'héritage agulhonien est plutôt à chercher dans les travaux sur la politisation pendant la Révolution française et le début du XIX^e siècle. Les travaux sur les sociabilités culturelles de l'Ancien Régime sont redevables à l'emploi que Daniel Roche fait du terme dans *Le siècle des Lumières en province*, dans *Les Républicains des Lettres*, ou plus récemment, dans *Humeurs vagabondes*.

Un champ de recherches consacré aux sociabilités culturelles s'est constitué. La notion de sociabilité est au cœur du renouvellement de l'histoire sociale des hommes de lettres, des milieux intellectuels, et des sociabilités savantes. Elle est liée au développement de l'histoire des réseaux : grâce notamment aux progrès informatiques, l'étude des sociabilités s'émancipe des sources institutionnelles et mène des investigations croisées dans le maquis des écrits personnels. Les frontières nationales s'estompent et imposent une échelle européenne d'analyse. Les études actuelles sur les sociabilités d'Ancien Régime sont également renouvelées par les travaux sur les femmes et le *gender*. Enfin, le concept de sociabilité connaît un succès récent en histoire des sciences (Mary Terrall) : inventaire des lieux et des formes, histoire des régimes de la preuve liée à l'interaction sociale, circulation des énoncés scientifiques hors des lieux savants, etc.

La matinée est consacrée à l'espace italien. L'exposé de Françoise Waquet porte la relation maître-disciple en Italie à l'époque moderne dans le milieu universitaire et dans l'enseignement privé et sur les formes sociales de la transmission du savoir. Dans une perspective historiographique, Maria-Pia Donato s'interroge sur la réception contrastée du *Siècle des Lumières en province* en Italie : paradoxalement, l'ouvrage a une plus forte influence sur les historiens du XVII^e siècle. Le primat de l'histoire des idées, le poids de l'historiographie gramscienne et le fait que le phénomène académique ne rentre pas dans le cadre illuministe de l'historiographie italienne sont des éléments pour expliquer la réception moins forte de l'ouvrage chez les dix-huitiémistes. Enfin, Antonella Romano réfléchit sur le rapport entre les ordres religieux et la sociabilité intellectuelle à Rome. À partir de deux exemples, le couvent des Minimes de la Trinité-des-Monts et le Collège romain, elle montre que l'appartenance à un ordre religieux induit des modalités différenciées d'insertion dans les espaces de la sociabilité intellectuelle.

L'après-midi commence avec un élargissement européen des espaces de la sociabilité. Les journaux savants en Europe, étudiés par Jean-Pierre Vittu, voient leur trame européenne s'étoffer à l'époque moderne et s'étendre des capitales culturelles et politiques (Paris, Londres) vers des métropoles commerciales (Venise, Amsterdam, Leipzig). Les périodiques multiplient les échanges entre savants grâce à la diffusion d'extraits, de jugements scientifiques et d'intitulés référencés. Cette politique de l'échange par l'imprimé définit un espace plus large de la sociabilité savante en Europe. François Regourd et James Mc Clellan présentent un travail en cours sur les relations entre l'histoire de la colonisation et la constitution des savoirs. Le poids des institutions scientifiques dans la « machine coloniale » autorise une approche strictement institutionnelle des sociabilités savantes, comme l'illustre la trajectoire de Duhamel du Monceau, qui cumule les postes institutionnels en métropole et dans les colonies. Pierre-Yves Beaurepaire présente un parcours historiographique sur le lien franc-maçonnerie et sociabilité. La loge maçonnique s'avère être au cœur des travaux qui ont jalonné la notion de sociabilité au XX^e siècle. Les recherches en cours interrogent

la culture de la mobilité, la prégnance du modèle aristocratique et des écrits personnels dans la société maçonnique et soulignent son articulation permanente avec la sociabilité profane. Enfin, Frédérique Leferme-Falguières s'intéresse aux sociabilités féminines à la cour de France au XVIII^e siècle. Les femmes apparaissent comme les gardiennes de la tradition, elles organisent les réseaux d'alliance et de clientèle. Largement dépendantes du cérémonial et du rituel de cour, elles s'en dégagent progressivement et favorisent l'adoption de nouveaux usages, influencés par le modèle mondain qui se diffuse à la cour.

Séance du 23 mai 2005 : Production/Consommation

À travers le couple production/consommation, la séance propose d'interroger l'état actuel de l'historiographie sur la culture matérielle à l'époque moderne, dont les travaux de Daniel Roche sont un courant fondateur. Dans sa présentation, Dominique Margairaz montre les apports de l'histoire de la culture matérielle. Par rapport à l'histoire économique, qui raisonne sur des abstractions et sur des échanges, la culture matérielle permet de réfléchir sur les usages et la matérialité des objets. Elle montre l'importance des lieux de l'échange (boutiques, foires, marchés), et révèle les modalités, individuelles ou collectives, de l'appropriation, de la revente ou du réemploi. Cette historiographie a mis en valeur une séquence historique propre : la thématique production/consommation ne commence pas avec la Révolution industrielle, mais dès la période moderne et remet donc en cause le modèle de l'antériorité de l'offre par rapport à la demande. Enfin, elle permet de lutter contre une approche segmentée des marchés et de mettre au jour l'importance des intermédiaires, du marchand au courtier. La suite de la matinée propose des lectures européennes de la culture matérielle. En interrogeant les frontières temporelles de la mode, Marco Belfanti montre que dès le XVI^e siècle, la hiérarchie traditionnelle des apparences est remise en cause dans les grandes villes européennes. Bruno Blondé réfléchit sur les paradoxes de la naissance de la consommation à Anvers. Heidrun Homburg étudie enfin les effets de la monétarisation en Allemagne à la fin du XVIII^e siècle et propose une histoire culturelle de l'argent.

L'après-midi est consacré aux nouvelles approches créatives en histoire de la culture matérielle. Liliane Hilaire-Pérez et Catherine Lanoë étudient les savoirs des artisans en France au XVIII^e siècle : contre l'idée d'un cloisonnement des activités corporatives, d'un repli corporatif rétif à l'innovation, elles soulignent l'importance des savoirs transversaux entre les métiers. Les pratiques artisanales sont formalisées en un langage modulaire et séquencé. La communauté des pratiques entre les corporations construit ainsi un espace public de la technique. Dominique Massounie étudie les architectures du commerce à Paris : en dépit du désintérêt des théoriciens pour la boutique, elle montre le développement des établissements consacrés au commerce. Natacha Coquery s'intéresse à un genre nouveau au XVIII^e siècle, l'almanach de commerce, qui se différencie progressivement de la littérature des guides et valorise les réseaux économiques nationaux.

Enfin, Gianenrico Bernasconi s'intéresse à une catégorie nouvelle de biens : l'objet portatif, inventé dans les milieux militaires, soucieux de modernité et de portabilité, et qui devient ensuite un modèle universel de consommation.

Séance du 6 juin 2005 : Consommations culturelles

Roger Chartier ouvre la séance par une réflexion sur le parcours et le travail de Daniel Roche, qui révèlent l'attention portée aux notions de plaisir et d'utilité, dans les objets abordés, comme dans la manière de faire de l'histoire. Son travail sur les académies provinciales au siècle des Lumières mettait en valeur le lien entre les plaisirs de la sociabilité intellectuelle et la recherche de l'utilité commune. En 1988, *Les Républicains des Lettres* annoncent les livres à venir sur l'histoire des consommations culturelles en insistant sur les stratégies d'usage, sur l'histoire sociale des appropriations et sur l'histoire matérielle de la production symbolique. Enfin, dans la réédition en 1997 du *Peuple de Paris*, Daniel Roche souligne l'avènement d'une « esthétique de l'existence » et d'une « conscience de l'autre et de soi résolument moderne ». Cette nouvelle morale individuelle n'a plus besoin de transcendance et passe au contraire par la multiplication des objets. Le passage d'une histoire des sociabilités à une histoire des consommations montre ainsi qu'utilité et plaisir sont au cœur du projet modernisateur des Lumières.

Durant la matinée, les communications portent sur les consommations culturelles et les mécanismes de l'accumulation, à travers collections et bibliothèques. Anne Saada présente ses travaux sur la bibliothèque de Göttingen. Fondée en 1734, liée à l'Académie des Sciences, associée à l'université et au Journal des Savants, la bibliothèque devient un lieu important de production et de diffusion des savoirs dans l'espace allemand. Christelle Rabier étudie ensuite les catalogues de vente des bibliothèques des chirurgiens français et britanniques (1760-1834). Après avoir mis en évidence des pratiques commerciales différenciées entre les deux capitales et la professionnalisation des libraires-experts, elle s'intéresse à l'organisation des ventes aux enchères et aux critères qui motivent les acheteurs (reliure, format, édition, etc). Michèle Virol clôt la matinée par la présentation de la collection de Michel Bégon (1638-1710), intendant de Louis XIV. Cette collection de livres, de médailles, d'estampes et de curiosités naturelles illustre le passage du régime de la curiosité à celui de l'utilité générale.

L'après-midi est consacré à la question des publics. Charlotte Guichard s'intéresse à l'amateur, figure centrale du collectionnisme parisien. Au XVIII^e siècle, la collection forme un système esthétique cohérent, dont la qualité de l'arrangement garantit la valeur, et où la beauté du chef-d'œuvre s'efface devant la primauté d'une esthétique d'ensemble. Elle montre comment l'amateur représente d'abord cette mise en ordre raisonnée de l'art avant d'incarner progressivement la faillite politique et esthétique du système monarchique des arts. Marie-Thébaud Sorger présente ensuite ses travaux sur les musées comme institutions de la sociabilité savante et comme lieux d'appropriations multiples des savoirs, où se

forge une culture technique. Elle propose une relecture du Musée de Pilâtre de Rozier, fondée sur de nouvelles sources. Elle étudie les processus d'acculturation des publics et en propose une étude sociologique fondée sur la liste des souscripteurs. Enfin, Caroline Hodak s'intéresse aux publics des spectacles et des théâtres au tournant du XVIII^e siècle, et en particulier des pantomimes. Elle montre la difficulté à saisir les publics et à déterminer le succès d'un spectacle, à partir d'une distinction entre perception (plaisir du spectateur) et la réception (critères externes de réussite : recettes comptables, reprises).

AUTRES ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

Rapport d'activité de Charlotte GUICHARD

Actuellement ATER au Collège de France et rattachée à la chaire de l'Histoire de la France des Lumières, je participe à certaines activités associées à la chaire. Je collabore essentiellement à l'organisation du séminaire de recherche dirigé par le professeur Daniel Roche. Comme les années précédentes, les axes de réflexion sont discutés lors de séances préparatoires qui sont destinées à ordonner la complémentarité des communications et les thèmes généraux du séminaire. Pour cette dernière année, une série de séances a été organisée par les élèves et les collaborateurs du professeur Daniel Roche, sous la forme d'un travail collectif, autour des principaux thèmes de son œuvre.

En tant que chercheur associée à l'Institut d'histoire moderne et contemporaine (IHMC), je participe aussi à l'enquête collective, dirigée par le professeur Christophe Charle et par le professeur Daniel Roche, sur l'histoire comparée des capitales culturelles en Europe aux XVIII^e-XX^e siècle. Je travaille en particulier, avec Bénédicte Savoy, sur la circulation des arts en Europe au tournant du XVIII^e siècle, sur la concurrence artistique entre les différentes capitales culturelles et sur le rôle de l'accumulation artistique (académies, musées, collections particulières) dans la constitution d'une capitale culturelle au tournant du siècle.

Je termine actuellement la rédaction de ma thèse de doctorat, sur les amateurs des beaux-arts à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. L'amateur apparaît comme un modèle socio-culturel nouveau qui s'impose au siècle des Lumières, un maillon essentiel pour comprendre le passage d'un système des arts structuré par le mécénat dans la première modernité, au marché de l'art organisé par le « dealer-critic system » du XIX^e siècle. Afin de circonscrire les contours de cette figure, la thèse s'organise en trois parties, qui traitent successivement de l'espace académique, du lieu de la collection, et de l'espace des sociabilités urbaines.

La première partie s'ouvre avec une analyse des pratiques académiques des amateurs : la tentative de l'institution pour incarner légitimement, à travers la classe des honoraires, le public nouveau des amateurs débouche sur un échec. La figure de l'amateur ne se réduit pas aux pratiques des honoraires, elle se

diffuse au contraire dans l'espace public de l'imprimé. La critique de salon et la littérature artistique en général posent la question de la place de l'amateur dans l'espace public de l'art et réclament la création d'un musée et l'ouverture publique des collections privées : à la veille de la Révolution, la faillite politique de l'amateur devient un élément récurrent des polémiques artistiques.

La seconde partie de la thèse s'intéresse aux pratiques sociales qui entourent la collection, espace privilégié de l'amour de l'art. Le chapitre 4 analyse ensemble les formes de publication de la collection dans les guides de voyage, les recueils gravés et les gravures de reproduction. Une attention particulière est portée aux catalogues de vente. Monde d'objets, la collection est aussi un univers de noms : le nom du propriétaire devient le garant de l'attribution de l'œuvre et lui donne une valeur sociale et symbolique. Le chapitre 5 porte sur la collection comme poétique du lieu. Il s'agit ici d'identifier les formes que revêt l'amour de l'art au moment de la formation de la collection. Deux aspects sont notamment discutés : la visibilité de l'École française de peinture et l'importance nouvelle du dessin dans les collections. Un espace est inventé où l'esthétique générale du lieu l'emporte sur celle du chef-d'œuvre.

Le chapitre 6 s'efforce de montrer la proximité des figures de l'amateur et de l'antiquaire et l'ambivalence des images de l'antiquité, entre statut documentaire et support de la création artistique. Les antiquaires se présentent souvent comme amateurs et font un usage développé du langage du goût, comme fondement de leur savoir. La culture antiquaire modifie radicalement la culture visuelle des Lumières : les recueils de l'antiquité souvent abondamment illustrés circulent dans des réseaux antiquaires et amateurs très proches. Les images de l'antiquité débouchent sur une nouvelle science archéologique, fondée sur le primat de l'objet et de l'image, et sur un renouvellement des formes artistiques avec le néo-classicisme.

La troisième partie de la thèse porte sur la diffusion des pratiques mondaines de l'image et la place des amateurs dans les sociabilités urbaines. La culture visuelle se développe au sein des élites urbaines qui apprennent à voir et à dessiner. Des formes renouvelées de sociabilité modifient les rapports sociaux entre artistes et commanditaires. Le voyage à Rome forge des réseaux puissants de commande et de protection et crée les conditions d'une sociabilité plus ouverte pour les artistes, plus fréquemment associés aux élites. Certains artistes souvent liés aux salons et aux loges maçonniques, apparaissent dans la bonne société parisienne (Joseph Vernet, Hubert Robert, Élisabeth Vigée-Lebrun, David, etc.). La visibilité de l'École française de peinture dans la seconde moitié du XVIII^e siècle doit beaucoup au développement de ces sociabilités entre artistes et commanditaires.

Le chapitre 8 montre que les sociabilités des commanditaires avec les artistes reposent également sur la diffusion des arts du dessin au sein des élites urbaines. Les apprentissages avec des maîtres et des livres à dessiner se multiplient :

comme le montrent les croquis de voyage, le dessin devient une forme de l'appropriation subjective du monde. Les arts participent désormais au loisir cultivé des élites et témoignent aussi de leur plus grande familiarité avec la culture visuelle. Enfin, le dernier chapitre s'interroge sur les redéfinitions de l'amateur à la veille de la Révolution française : de nouvelles formes de mécénat artistiques mettent en scène des amateurs désireux d'œuvrer au patriotisme artistique par le biais des souscriptions, des loteries.

Publication

— « Hors l'Académie, les amateurs et les expositions artistiques publiques à Paris : le Musée de Pahin de La Blancherie (1777-1788) », *La ville et l'esprit de société*, Katia Béguin et Olivier Dautresme (dir.), Tours, Presses Universitaires François-Rabelais, 2004, p. 55-72.

Communications orales

— 2 avril 2005 : « Entre écart et appropriation. La grandeur de Rembrandt au XVIII^e siècle », INHA, Journée d'études de l'École doctorale de Paris-1 : « La distance, XVIII^e-XX^e siècle ».

— 6 juin 2005 : « De la collection à l'amateur. Consommations culturelles et amour de l'art à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e siècle », Collège de France, Séminaire de Daniel Roche, « Cultures matérielles et intellectuelles ».

Rapport d'activité de Nicolas THOUROUDE

Actuellement ATER au Collège de France et rattaché à la Chaire de l'Histoire de la France des Lumières, je participe à certaines activités menées au sein de la chaire du professeur Daniel Roche. Dans le cadre des recherches portant sur la culture équestre du XVI^e siècle au XX^e siècle, j'ai contribué au dépouillement des fonds des Archives Départementales de Seine-Maritime et de la Bibliothèque Municipale de Rouen. La plupart de ces documents étaient en lien avec la gestion des haras et la remonte à l'époque Moderne. J'ai réalisé divers graphiques et cartes basés sur ces dépouillements. J'ai également participé à la traduction des articles rédigés en anglais et présentés lors du colloque « *Le cheval et les Loisirs* », tenu en septembre 2003 au Collège de France et à la Fondation Singer-Polignac.

Je suis actuellement en phase de rédaction de ma thèse de doctorat, sur le commerce du cheval en France du Nord à la fin du Moyen Âge (XIV^e-XVI^e siècles). Dès le XIII^e siècle, le développement du commerce et l'augmentation des voies de communication ont rendu le cheval indispensable. Une grande partie de la population — rurale, ecclésiastique, marchande — avait besoin de chevaux pour tirer des chariots ou des trains de culture, pour porter des malles,

des ballots de laine ou des armes. On peut donc largement supposer qu'entre 1350 et 1500, les chevaux, en France, furent utilisés par dizaine de milliers. Pour tenter d'apporter des éléments aux questions liées au commerce de cet animal, nous avons mis en place une base de données regroupant plus de 5 000 ventes réalisées par près de 2 300 vendeurs dans des milieux royaux, ducaux et seigneuriaux entre 1320 et 1519 et près de 500 actes de baux ou de ventes glanés dans les actes de tabellionage.

— Le premier chapitre de notre étude porte sur les utilisations du cheval et les cultures équestres médiévales, dans leurs aspects pratiques et théoriques. Ainsi, le cheval est aristocratique à travers la place essentielle qu'il occupe dans la représentation du pouvoir, dans les loisirs des rois, princes et autres seigneurs (chasse, joute, promenade), dans la politique avec son rôle d'outil diplomatique et enfin, au regard de son instrumentalisation à des fins militaires. Il est aussi outil agricole et compagnon de travail des populations rurales. Sur ce thème, l'historiographie offre de nombreux thèmes à rediscuter, notamment la dimension « progressiste » attribuée à toutes les régions utilisant majoritairement le cheval. La fonction de moyen de transport permet d'observer la vie médiévale, dans son rapport au temps (déplacements, voyages et courriers), dans sa dimension économique (utilisation par les marchands pour transporter différentes denrées). Enfin, dans cette première partie, nous souhaitons apporter une attention particulière à un aspect indissociable d'une approche économique : les indices culturels équestres de la société médiévale. Nous l'abordons à travers les traités hippiatriques, les images et représentations littéraires et iconographiques du cheval et des enseignements particuliers donnés aux jeunes princes pour parvenir « à tenir bien » leur cheval.

— Dans un second temps, nous envisageons le cheval comme produit et sommes amenés à considérer les définitions et terminologies utilisées dans différentes sources pour décrire cet animal. On observe des évolutions linguistiques, faisant disparaître des termes dans les documents comptables et les maintenant dans les textes littéraires (ex : palefroi, destrier). Pour proposer une vue d'ensemble sur ce thème, nous avons recensé les termes utilisés dans différentes sources et les avons confronté aux descriptions des textes hippiatriques, aux données extraites des sources comptables. Cela en prenant en compte les robes et autres marques morphologiques utilisées pour décrire l'animal afin d'observer d'éventuelles évolutions biologiques. Enfin, nous avons relevé les origines géographiques de certains chevaux et observé les sélections opérées par de grandes familles italiennes et espagnoles au XV^e siècle. Sur la base des haras créés dès le début du XIV^e siècle, les politiques d'élevage ont pu provoquer quelques modifications concernant la population équine. Concernant l'élevage équin, pièce essentielle concernant un objet de commerce, celui mené par les nobles est marqué par une très grande diversité. Toutes ces activités d'élevage sont soumises à divers éléments qui les modifient (sélection naturelle liée aux conditions géo-

graphiques et variations des productions de grains donc des pâturages disponibles).

— Dans le cadre du recensement de quelques 5 000 ventes cité précédemment, l'étude nous mène au cœur du sujet : les acteurs du commerce du cheval peuvent être répartis en trois catégories : ceux officiant au sein des cours et qui bénéficient, grâce à cette situation, de facilité de transactions ; ceux qui sont issus des milieux urbains et ruraux concentrés sur un marché local, qui permet de réguler les productions des régions environnantes qui peuvent être zones de production ou zones d'élevage ; enfin, les marchands de chevaux professionnels qui constituent une population très intéressante à étudier : spécialisés pour une grande part ils offrent néanmoins à observer une large diversité de situations.

— Dans une quatrième partie, les modalités et fonctionnements des marchés sont traités. Différents facteurs, tant politiques qu'économiques, provoquent des variations dans l'offre et la demande et sur les prix, donnant lieu parfois à des cas de quasi-pénuries. Les épizooties, fréquentes dans certaines régions, sont également les sources de graves problèmes de remonte des armées ou encore de production agricole. Les valeurs et prix des chevaux varient également en fonction de plusieurs éléments, qu'il ne faut pour autant pas catégoriser systématiquement. Citons le type, la robe, les origines géographiques mais aussi le vendeur. Les modes de paiement sont également à prendre en compte pour évaluer le rapport social d'un achat de chevaux.

— Enfin, se profile une étude plus précise des lieux et places du commerce du cheval en France à la fin du Moyen Âge. Les foires et les marchés sont de plus en plus réglementés dans la période étudiée, les autorités mettant en place des courtiers pour surveiller les transactions ; des villes tentent d'obtenir l'autorisation de tenir des foires aux chevaux régulièrement. Mais les achats ne se font pas que dans ce type de structures. Certains s'observent au gré des itinéraires des grands seigneurs, ou lors de mises en vente par enchères de biens de défunts. Les réseaux d'importations et d'exportations sont variables, alternant interdictions de ventes de chevaux ou uniquement de reproducteurs et ouverture aux échanges internationaux. Ces derniers offrent à observer les conditions de transport tant terrestres que maritimes des chevaux.

Publications

— « *Les prémisses de l'équitation ludique à l'aube de l'époque Moderne* ». Colloque « Les chevaux et les Loisirs », organisé par l'Association pour l'Académie d'Art Équestre de Versailles sous la direction de M. Le Professeur Daniel Roche, en septembre 2003. À paraître.

— « *Paris, Jean sans Peur, duc de Bourgogne et les chevaux* ». Séminaire de l'Institut Historique Allemand sur les ducs de Bourgogne, avril 2003. À paraître dans la collection *Francia*, de l'Institut Historique Allemand.

Communication orale

— « *Storia della briglia : dalla nascita all'inizio del XVI secolo — History of the curb bit : from origins to the beginning of the XVIth century* ». Colloque « New Findings in equine practices », Université de Milan, Italian Society of Equine Practitioner (SIDI), 22-23 juin 2005, Milan (It.).